

BUREAUX: Rue Nain, 1.

Roubaix, Tourcoing:
Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT: J. BÉROUX

Le Nord de la France

Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44

ANNONCES: 15 centimes la ligne

RECLAMES: 25 centimes

On traite à forfait

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Rogée, libraire, rue Grande-Chaussée; A PARIS, chez MM. Havas, Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 26 DÉCEMBRE 1870

Voir aux dernières nouvelles

Dépêches télégraphiques

A Messieurs les généraux commandant les divisions et subdivisions territoriales et actives.

Messieurs, des officiers, sous-officiers et soldats, appartenant à l'armée allemande, faits récemment prisonniers à Orléans et aux environs de cette ville, ont été trouvés porteurs de bijoux, de sommes d'argent et d'effets provenant évidemment de pillage.

De pareils actes de rapine se sont produits dans d'autres villes occupées par l'ennemi, mais je crois devoir vous inviter à faire dorénavant fouiller, dès leur capture, tous les prisonniers de guerre, et à m'adresser ensuite (bureau de la justice militaire), avec un inventaire détaillé les valeurs et objets d'origine suspecte qui auront été trouvés en leur possession.

Je vous prie de m'accuser réception de la présente dépêche.

Le ministre de l'intérieur et de la guerre.

Par ordre: DE LEVERDO.

Dépêche du quartier-général de l'armée du Nord.

L'engagement du 20, à Querreux, a été bien plus grand qu'on ne l'avait cru. Les bataillons prussiens repoussés par nous ont eu au moins 80 hommes tués ou blessés, mais n'en ont laissé qu'une partie entre nos mains. Nos pertes s'élevaient à 20 hommes environ tués ou blessés, l'ennemi avait 8 pièces d'artillerie, nous n'avons pas eu besoin d'engager la nôtre. La compagnie d'éclaireurs de la mobil., composée de 300 hommes, sous les ordres du général Beyer, a pris une grande part à cette brillante affaire. Cette compagnie, toujours aux avant-postes, rend des services très-précieux à l'armée.

Le général Faidherbe à M. Testelin et à M. le préfet du Nord.

Le lendemain de la bataille de Pont-Noyelles l'armée du nord, qui avait couché sur le champ de bataille par un froid de quatre degrés au-dessous de zéro, est restée à attendre jusqu'à deux heures de l'après-midi pour voir si les Prussiens voudraient recommencer.

Ceux-ci n'ayant rien fait, l'armée s'est mise en marche pour aller occuper autour d'Albert ses cantonnements en remplacement des villages qu'elle occupait auparavant et qui ont été à moitié brûlés pendant la bataille.

Signé: FAIDHERBE.

Bordeaux, 24 décembre.

Hier soir les troupes de Chanzy ont soutenu un combat sérieux contre Mecklenbourg. Les Français ont occupé les hauteurs; les Prussiens les attaquèrent vivement mais furent accueillis par un feu meurtrier de mitrailleuses qui leur a infligé de grandes pertes.

On dit que 4,000 Français ont évacué Vendôme et qu'ensuite ils ont continué un mouvement de retraite qui est un plan de campagne de Chanzy. M. Vallée de Marseille a inventé un ballon navigable qui est approuvé par la commission scientifique.

Beaucoup d'arrestations à Lyon.

HAVAS.

Bordeaux, 23 décembre.

Quatre individus ont été condamnés à mort, seize autres à diverses périodes de travaux forcés ou de prison pour avoir brûlé yif M. Alain de Moneys, à Hautefaye, au mois d'août dernier.

Bordeaux, vendredi, 23 décembre.

Quinze cents Prussiens seulement sont à Rouen.

Deux navires anglais ont été coulés dans la Seine aux environs de Duclair, afin de gêner la navigation.

Des torpilles ont été placées entre Duclair et Cœben.

Les Prussiens ont pillé tous les entrepôts et les docks à Rouen.

Les francs-tireurs et les mobiles de la Loire-Inférieure ont tué 20 Prussiens hier.

L'ensemble des dépêches indique que l'ennemi a renoncé définitivement à poursuivre sa marche au-delà de Tours. Il se replie sur Orléans; sa retraite s'accroît vraisemblablement.

Bordeaux, 24 décembre.

Le Norddeutsche Allgemeine Zeitung publie un article qui paraît officieux, et dans lequel il est dit:

La comparaison entre le procédé de l'Allemagne dans l'affaire de Luxembourg, avec le procédé de la Russie dans la question de la mer Noire est complètement inexacte.

La déclaration du chancelier fédéral n'était pas une dénonciation du traité de 1867, mais elle était la suite de la déclaration faite avant la guerre, par l'Allemagne, qu'elle respecterait la neutralité du Luxembourg aussi longtemps seulement qu'elle serait respectée par les Français et qu'elle serait maintenant par le gouvernement luxembourgeois.

L'article ajoute que l'Allemagne doit avoir soin que nos troupes, et cela surtout lors du prochain siège de Longwy, ne soient pas mises en danger.

Si le gouvernement luxembourgeois n'est pas à même de faire cela vis-à-vis du chemin de fer de l'E.-t, nous devons intervenir nous-mêmes.

Londres, 24 décembre.

L'avant-garde du général Chanzy est arrivée au Mans le 19. Le gros de ses forces y est arrivé le 21 au matin. Son armée compte encore 60,000 hommes. Il y a 100,000 soldats au Mans et l'armée de Cherbourg a quitté cette ville pour aller coopérer avec celle de Chanzy.

Les nouvelles de Bourbaki sont très satisfaisantes. Il a écrit à sa femme que son armée serait prête à reprendre l'offensive le 20 décembre. Elle barre le chemin de Bourges. L'ennemi ne menace plus cette ville.

Les Prussiens occupent la vallée de la Loire de Gien jusqu'à Château-Renaud. Des éclaireurs sont entrés mercredi à Auxerre.

Orléans souffre beaucoup. Toute l'armée d'occupation est logée chez les habitants qui sont tenus de la nourrir. Le pain coûte sept sous la livre. Mgr. Dupanloup est gardé à vue.

On sait que le roi de Prusse, dans la dépêche à sa femme, dit que les Français ont été partout repoussés, dans la sortie du 21. Or, le prince de Saxe télégraphie à son père que « deux des positions, évacuées par nos avant-gardes ont été reprises le soir après une lutte acharnée. » Ainsi les Saxons n'ont repris que « deux des positions » qui leur ont été enlevées par nos troupes.

Dépêches prussiennes

Berlin, 24 décembre

La Gazette de la Croix annonce que l'envoyé anglais à Versailles, lord Russell, a demandé le 18, au chancelier fédéral de pouvoir exprimer au Roi les félicitations de son gouvernement à l'occasion de la demande adressée par les princes allemands, les villes libres et le Reichstag à S. M. afin de la prier d'accepter la couronne d'empereur d'Allemagne.

Berlin, 23 décembre.

Les nouvelles de Munich sont favorables à l'acceptation du traité fédéral par la Chambre des Députés.

Le titre relatif à l'empereur allemand sera conforme à la loi adoptée par le Parlement de la Confédération du Nord. La Reine recouvrera le titre d'Impératrice par courtoisie. Le prince royal et les princes de la famille royale conserveront le titre d'Altesse Royales.

Voie d'Allemagne.

Berlin, dimanche, 25 décembre.

Versailles, 24 décembre,

Officiel. — La première armée sous le général Manteuffel a attaqué, le 23, l'ennemi dans sa position au nord-est d'Amiens.

Malgré la supériorité de l'ennemi, qui était en forces doubles des nôtres, et sa nombreuse artillerie, Beaucourt, Montigny, Franchecourt, Querrieux, Pont-Noyelles, Bussy, Vecquemont et Daours ont été pris et victorieusement maintenus contre de violentes attaques offensives, jusqu'à ce que la nuit eût mis fin aux combats. Jusqu'à présent plus de 400 prisonniers non blessés nous ont été amenés.

Amiens, samedi, 24 décembre

Hier, la première armée a livré une bataille victorieuse à l'Hallu à 1 1/2 mille nord-est d'Amiens contre l'armée ennemie du Nord, forte de 60,000 hommes.

Après que nous eûmes pris d'assaut plusieurs villages, l'armée ennemie a été refoulée au delà de l'Hallu avec des pertes considérables.

Jusqu'à présent, 1,000 prisonniers non blessés nous ont été amenés.

AMIENS

On adresse la lettre suivante à la Gazette de Cambrai et qui jette quelque jour sur le fait, jusqu'ici inexplicé, de la canonnade de la citadelle d'Amiens contre les voitures publiques et des passants inoffensifs.

Nous croyons vous faire plaisir en vous donnant quelques détails sur la situation d'Amiens.

Parti d'Amiens lundi matin 19, j'ai pu être témoin oculaire des événements survenus dimanche et lundi dans la capitale de la Picardie.

Vendredi 16, au contentement des Amiénois, les Prussiens quittèrent la ville et se postèrent en partie sur les hauteurs qui la dominent près du petit village de St-Fuscien. L'on ne peut se rendre compte de cette manœuvre, c'était sans doute dans la crainte d'une attaque du côté de l'armée du Nord que l'on disait à Corbie venant à grande marche et en force. Ainsi dimanche, l'on a pu apercevoir au-dessus de St-Acheul six dragons français en reconnaissance.

A la vue de nos éclaireurs, les uhlands se sont mis en activité et l'on a parfaitement vu les Prussiens prendre différentes positions annonçant un plan d'attaque. Aussi toute l'après-midi nous attendions un engagement sérieux; mais sans doute que nos troupes n'étaient pas aussi proches qu'on se l'imaginait: nos dragons se sont retirés et nous fumes tout surpris de voir, vers les quatre heures, l'armée prussienne quitter les hauteurs de Saint-Fuscien et venir au nouveau reprendre possession de notre ville, musique en tête, sans doute pour nous causer une nouvelle humiliation. Ils furent évalués au nombre de huit à dix mille environ.

Pour donner une nouvelle preuve d'agir des Prussiens je crois devoir ajouter que le même dimanche, au matin, trois uhlands, qui s'étaient dirigés de la ville sur Saint-Acheul, étant tombés sous le coup d'un feu d'un paysan dans les environs, un des trois fut blessé, ce qui fut de suite connu à la citadelle qui, en punition de ce qui venait d'arriver, se disposa à bombarder le faubourg coupable. Quelques coups de canons furent tirés, ion pas sur la ville ni sur le faubourg, mais à droite et à gauche; ville et faubourg furent épargnés à la condition qu'un million déjà versé pour réquisition l'on ajouterait encore 20,000 francs. Ce qui fut dit et accordé.

Les troupes des colonels Martin et Lassausaye ont quitté Vervins, vendredi, à 9 heures du matin et sont arrivées à Avesnes, à 7 heures du soir, au nombre de 6,000 hommes.

Les Prussiens étaient à Marle, au nombre de 6,000 avec 12 pièces de canon. A 1 heure 30, leurs officiers déjeunèrent en ville; les soldats étaient campés à la bifurcation des routes de Vervins et de Guise, à la port de Marle.

Ils disaient qu'ils prenaient la route de Guise, ils n'ont pas coupé les fils télégraphiques à Marle.

On entendait une vive canonnade dans la direction d'Amiens.

(Observateur d'Avesnes.)

Nous extrayons, le renseignement suivant, signé Albert Leroy, publié par Le Havre et qui donne la physionomie actuelle de Rouen:

Tout dans l'armée prussienne se fait avec prudence et avec mystère, les soldats se lèvent, et avant le jour, leurs colonnes, artillerie en tête, artillerie en queue, défilent dans les directions menacées.

Quelques mille hommes restent en ville, mornes, tristes, battus. Si on leur demande qu'ils ont, invariablement ils répondent:

« Nous partir à Paris... capout! »

« Nous partir au Havre... capout! »

Noble hommage, rendu en style de Dumaneu allemand, et par des ennemis, à deux cités qui font leur devoir!

Dans le civil, c'est autre chose. Jamais un sourire, jamais une marque de mécontentement n'apparaissent sur le visage du préfet Crame. Pas un soupçon de crainte, par une peur d'espérance sur son front.

C'est un grand et beau vieillard tout blanc, sévère comme un bourgeois de Francfort, grave comme un docteur d'Heidelberg. Il passe majestueusement dans les couloirs et les appartements de la préfecture sans retourner la tête.

Toute la bureaucratie est allemande. Un blond enfant de la Germanie, un jeune et noble élève des Thile et des Eclembourg, fait les fonctions de secrétaire particulier, dicte aux employés leur besogne quotidienne, et fait aux maires les honneurs des appartements nouveaux de l'hôtel, dont jamais, au temps de l'indépendance, les secrétaires du préfet de la république n'avaient obtenu de voir même la couleur des parquets.

Au surplus, la physionomie de la ville est toujours la même; aspect triste, magasins aux trois quarts fermés, cafés seuls ouverts, rues agitées, mais seulement remplies d'officiers et de soldats étrangers, parmi lesquels se glissent quelques complaisants et un grand nombre de curieux.

Le soir, après le rappel de neuf heures, la saturnale commence. Messieurs les officiers de la première armée de S. M. le roi de Prusse sont maîtres du pavé. Grand carnaval avec accompagnement tous les jours de coups de feu dans les glaces des cafés où l'on est mal servi. La vie est du reste très-facile dans l'état-major prussien.

A l'Eldorado, vingt-deux artistes des deux sexes, chanteurs et chanteuses, les uns Français, les autres allemands (les officiers prussiens ont pensé à tout), jouent la pantomime et chantent la gaudriole.

Le parterre est joyeux et bruyant. Il y a galante compagnie.

A Bicêtre, vivaient dans la retraite une centaine de dames à mousseline, jadis enlevées par la police des rues de Paris et expédiées franco, par voie administrative, avant le siège de la capitale, dans la maison d'arrêt de Rouen.

Les gentilshommes au casque pointu se sont hâtés de leur rendre la liberté dorée, les soupers fins, les orgies nocturnes.

Et que l'on aille dire que le roi Guillaume ne fête pas grandement la prise de possession de ses nouvelles provinces.

Il est vrai que, par contre, un conseil de guerre fonctionne en ville, et de temps à autre, fait fusiller quelque pauvre diable coupable d'être rappelé qu'il était Français!

Mais c'est là un fait si rare, qu'on n'y prête guère d'attention; et, d'ailleurs, les juges de Berlin ont des façons Sans-Souci tellement prononcées, qu'ils préfèrent plutôt à rire qu'à trembler.

Ainsi la Cour martiale tenait dernièrement sa séance chez un de nos amis.

Les officiers supérieurs qui siégeaient à ce tribunal redoutable avaient expédié quelques misérables soldats prussiens coupables d'infractions à la discipline, quand notre ami fut tout surpris d'entendre chanter la Cour.

Dans l'interval de de six affaires un officier prussien, furetant par hasard dans la salle d'audiences, avait mis la main sur une traduction de Faust.

Toute la compagnie en épaulettes de se jeter aussitôt sur le petit volume, plein de patriotiques souvenirs, et transporté d'enthousiasme, rêvant qu'il revoyait les bords nuageux et mystiques où s'était inspiré le grand poète national, le tribunal, moitié en Allemand, moitié en français; s'était mis à entonner gravement la complainte du roi de Thulé.

(Albert Leroy.)

LE GÉNÉRAL DE SONIS

Nous voudrions pouvoir donner à nos lecteurs des nouvelles de cet héroïque général de Sonis qui, plus réellement que les grands parleurs républicains; avait fait « un pacte avec la victoire ou la mort. Malheureusement nous ignorons encore si cette noble existence et cette vaillante épée seront conservées à la patrie. Mais quel que soit, à cet égard, le décret de Dieu, nous croyons remplir un devoir en révélant quelques-uns des traits caractéristiques de cette haute individualité militaire.

Comme Trochu, comme Ducrot, comme d'Aurelle de Paladines, comme Charette, Cathelineau et tant d'autres braves parmi les plus braves, le général de Sonis appartient à la France croyante, chrétienne, catholique; et ce ne sera pas une des moindres gloires de la présente lutte que d'avoir montré,

à la face du monde, cette féconde et magnifique alliance de la foi et du patriotisme.

Un de nos amis veut bien nous communiquer la note suivante:

Le général Gaston de Sonis appartient à notre département. Son père était commandant de place à Libourne. Lui-même suivit fort jeune la carrière des armes, c'est à Saint-Cyr, je crois, qu'il fit ses études militaires. Entré d'abord dans la cavalerie, il était depuis quinze ans en Afrique. Au commencement de l'année 1860, étant lieutenant-colonel et commandant du cercle de Laghouat, il dispersa avec 450 hommes près de 5,000 Arabes marocains rebelles, ce qui mit fin au soulèvement. A la suite de ce brillant fait d'armes, il fut fait colonel, et, placé à la tête de la subdivision d'Aumale, il remplissait ainsi les fonctions de général, lorsqu'au mois d'octobre dernier, il fut nommé général de brigade.

A l'époque de la guerre d'Italie, il prit part à la campagne et eut un cheval tué sous lui dans une charge à la tête de l'escadron qu'il commandait. Vingt-trois hommes seulement se retrouvèrent après cette charge, et il se releva presque seul du champ de bataille à travers le feu de deux carrés autrichiens sans avoir été blessé. « C'est, disait-il, avec foi, c'est la Sainte-Vierge qui m'a protégé! »

Lors de la déclaration de guerre à la Prusse, il demanda un commandement; mais comme il possédait à fond la langue arabe, chose précieuse pour traiter avec les chefs, sa demande ne fut pas agréée. Cependant la guerre prenait des proportions alarmantes, le télégraphe à Tours qu'il voulait marcher à l'ennemi, dut quitter les épaulettes et se faire simple soldat. C'est alors qu'il a été nommé général de division.

Maintenant que vous connaissez un peu le soldat, voici l'homme privé et chrétien. Il s'est marié, fort jeune, avec la fille de M. Roger, notaire à Castres (Tarn). Il n'a que quarante-six ans, et il est père de dix enfants, qu'il élève dans les fermes principes du chrétien fidèle.

Trois de ses fils sont soldats. Le plus jeune n'a pas seize ans; l'aîné, fait prisonnier à la frontière s'est évadé et s'est réfugié dans la citadelle de Bitché, où il lutta vaillamment contre l'envahisseur.

Le général de Sonis a toujours placé la religion au premier rang, au-dessus de tout. Catholique fervent, d'une piété angélique, il prend part à toutes les bonnes œuvres. Il vint, l'an dernier, à Bordeaux, et ses amis ont pu goûter le charme de sa conversation. Plein de distinction et de noblesse, d'un abord doux, modeste à l'excès, tout en lui captive et attache. Il confia à un de ses amis qu'en venant à Bordeaux, il avait voulu faire le pèlerinage de N.-D. de Lourdes. Il l'a fait et y a laissé sa croix d'officier. Il avait déposé sa croix de chevalier à N.-D. des Victoires, à Paris. Il se semblait encore le voir humblement agenouillé par terre et communiant dans la chapelle des Carmes, à cinq heures du matin.

La dernière lettre qu'il écrivait d'Aumale, le 1<sup>er</sup> novembre dernier, porte l'empreinte d'une profonde tristesse; on ne peut en faire la lecture sans être attendri.

Il disait:

« Lorsque Dieu se mêle de donner des leçons, il les donne en maître. Rien ne manque à celle que la France reçoit en ce moment.

« Pour nous, ne parlons pas; mais demandons à Dieu qu'il ne nous quitte pas et de nous faire la grâce de savoir mourir comme un chrétien doit finir, les armes à la main, les yeux au ciel, la poitrine en face de l'ennemi en criant: « Vive la France! »

« Et plus loin encore: « En partant pour l'armée je me condamnais à mort. Dieu me fera grâce, s'il le veut; mais je l'aurai tous les jours dans ma poitrine, et vous savez bien que le bon Dieu ne capitule jamais! jamais!

Ainsi parlent, ainsi combattent, ainsi meurent les héros chrétiens. Ils se condamnent à mort pour le salut de la patrie, parce qu'ils voient, au-delà de l'étoile de M. Gambetta, la véritable vie, le véritable honneur, la véritable immortalité.

Le général de Sonis n'a pas besoin, pour lui-même, que « Dieu lui fasse grâce; » sa foi et ses combats l'ont mûri, avant l'âge, pour la gloire et pour l'éternité; mais pour sa famille, pour ses amis, pour nos générations, dont il